

meutres. Loué le palais Borghèse, le rez-de-chaussé à un marchand d'antiquités, le premier à une loge maçonnique, tout le reste à des marchands, tandis que le prince n'a gardé que les quelques pièces d'un petit appartement bourgeois. Loué le palais Odescalchi, loué le palais Colonna, loué le palais Doria, tandis que les princes n'y mènent plus que l'existence réduite de bons propriétaires, tirant de leurs immeubles tout le profit possible, pour joindre les deux bons. C'était qu'un vent de ruine soufflait sur le patriciat romain, les plus grosses fortunes venaient de s'écrouler dans la crise financière, très peu restaient riches, et de quelle richesse encore, d'une richesse immobile et morte, que ni le négoce ni l'industrie ne pouvaient renouveler. Les princes nombreux qui avaient tenté les affaires étaient dépourvus. Les autres, terrifiés, frappés d'impôts énormes qui leur prenaient près du tiers de leurs revenus, devaient désormais se résigner à voir leurs derniers millions stagnants s'épuiser sur place, se diviser par les partages, mourir comme l'argent meurt, ainsi que toutes choses, lorsqu'il ne fructifie plus dans une terre vivante. Il n'y avait là qu'une question de temps car la ruine finale était irrémédiable d'une absolue fatalité historique. Et ceux qui consentaient à louer, luttaient encor la vie, tâchaient de s'accommoder à l'époque présente, en s'efforçaient de peupler le désert de leurs palais trop vastes ; tandis que la mort habitait déjà chez les autres, chez les entêtés et chez les superbes qui se murraient dans le tombeau de leur race, comme ce terrifiant palais Bo-camera, tombant en poudre, si glacé d'ombre et de silence, où l'on n'entendait de loin en loin que le vieux carrosse du cardinal, sortant ou rentrant, roulant sourdement sur l'herbe de la cour.

Mais Pierre, surtout, venait d'être frappé de ces deux visites successives, au Transtèvere et au palais Farnèse, et elles s'éclairaient l'une l'autre, et elles aboutissaient à une conclusion, qui jamais encore ne s'était formulée en lui avec une netteté si effrayante : pas encore de peuple et bientôt plus d'aristocratie. Cela, dès lors, le hantera comme la fin du monde. Le peuple, il l'avait vu si misérable, d'une ignorance et d'une résignation telles, dans la longue espérance où le maintenait l'histoire et le climat, que de longues années d'éducation et d'Instruction étaient nécessaires pour qu'il constituât une démocratie forte, saine, laborieuse, ayant conscience de ses droits ainsi que de ses devoirs. L'aristocratie, elle avait de mourir au fond de ses palais croulants, elle n'était plus qu'une race finie, abâtardie, si

melangée d'ailleurs de sang américain, autrichien, polonais, espagnol, que le pur sang romain devait la rare exception ; sans compter qu'elle avait cessé d'épée et d'Eglise, répugnant à servir l'Italie constitutionnelle, désertant le Sacré Collège, où les parvenus seuls revêtaient la pourpre. Et, entre les petits d'en bas et les puissants d'en haut, il n'exista pas encore une bourgeoisie solidement installée, forte d'une sèvre nouvelle, assez instruite et assez sage pour être l'éducatrice transitoire de la nation. La bourgeoisie, c'étaient les anciens domestiques, les anciens clients des princes, les fermiers qui louaient leurs terres, les intendants, notaires ou avocats, qui géraient leurs fortunes ; c'étaient le monde d'employés, de fonctionnaires de tous rangs et de toutes classes, de députés, de sénateurs, que le gouvernement avait amenés des provinces ; et c'était enfin la volée de faucons vapaces qui s'abattait sur Rome, les Prada, les Sacco, les hommes de prose venus du royaume entier, dont les ongles et le bec dévorait tout, le peuple et l'aristocratie. Pour qui donc avait-on travaillé ? Pour qui les travaux gigantesques de la nouvelle Rome, d'un espoir et d'orgueil si démesurés, qu'on ne pouvait les finir ? Un effroi soufflait, un craquement se faisait entendre, éveillant dans tous les coeurs fraternels une inquiétude en larmes. Oui ! la menace de la fin d'un monde, pas encore de peuple, plus d'aristocratie, et une bourgeoisie dévastée, menaçait la ville parmi les ruines. Et quel symbole effroyable, ces palais neufs qu'on avait bâti sur le modèle géant des palais d'autrefois, ces palais énormes, fastueux, pullulant pour des centaines de milliers d'âmes vainement espérées, ces palais où devait s'installer la richesse grandissante, le luxe trionphal de la nouvelle capitale du monde, et qui étaient devenus les lamentables refuges, souillés et déjà brûlants, de la basse misère du peuple, de tous les mendians et de tous les vagabonds.

Le soir de ce jour, Pierre, à la nuit noire, alla passer une heure sur le quai du Tibre, devant le palais Bocanera. C'était un recueillement, une solitude extraordinaire qu'il affectionnait, malgré les avis de Victorine qui prétendait que l'endroit n'était pas sûr. Et, en réalité, par les nuits d'encore comme celle-ci, jamais coupe-gorge n'avait déroulé un décor plus tragique. Pas uneâme, pas un passant ; un silence, une ombre, un vide, qui s'étendait à droite, à gauche, en face. Les palissades qui fermaient de partout l'immense chantier abandonné, barraient le passage aux chiens eux-mêmes.

(A suivre)